

LES
TABLEAUX,
COMÉDIE,
EN UN ACTE EN VERS;

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 18 Septembre 1748.*



ACTEURS.

LA PEINTURE.

UN ÉLEVE DE LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE.

UNE ÉCOLIÈRE DE TERPSICHORE.

SCAPIN, *Peintre.*

LA POÉSIE.

*La Scène se passe à Paris , dans un Salon de
l'Académie de Peinture.*



LES
TABLEAUX,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PEINTURE, *seule.*

QU'IL est flatteur pour toi, Muse de la Peinture,
De voir que la fureur de Mars,
Qui fut toujours contraire à la gloire des Arts,
A la tienne ne peut faire la moindre injure.

Chaque jour, sous mes Etendarts
Plus d'un Éleve ici s'engage,
Et par un charmant avantage,
Je vois venir, de toutes parts,
Des Amateurs zélés, dont je reçois l'hommage,
Et qui pour me juger digne de leur suffrage,
Fixent sur mes travaux leurs avides regards.
Les Beaux Arts vont ici me rendre leur visite.

Dans quelqu'un d'eux, peut-être, un mouvement jaloux
S'éleve, & contre moi secrètement l'excite;

Quels que soient leurs motifs, je les attendrai tous.

Que dois-je appréhender, après ma réussite ?

Un de mes Éléves paroît;

C'est apparemment quelque ouvrage

Que l'on vient demander : il faut voir ce que c'est.

SCÈNE II.

LA PEINTURE, UN ÉLÈVE.

LA PEINTURE.

A Me chercher ici quel sujet vous engage ?

L'ÉLÈVE.

Plusieurs. Il est venu le Commis d'un Greffier :

C'est son Portrait qu'il me demande ;

Comment faudroit-il que je rende

Ce vif & loyal Officier ?

Afin que la nature y soit bien exprimée,

Faudra-t-il que sa main soit ouverte ou fermée ?

Je n'ose, de mon chef, sur ce point décider.

LA PEINTURE.

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de se méprendre,

Pour gens de ce métier, l'on ne peut hasarder ;

S'ils ouvrent la main, c'est pour prendre

S'ils la ferment, c'est pour garder.

L'ÉLÈVE.

Un célèbre Amateur , dont vous êtes chérie ;
 M'a demandé tantôt que , par allégorie ,
 Je lui peignisse au vrai le portrait du Plaisir ;
 Daignez m'éclairer , je vous prie.

LA PEINTURE.

Le Plaisir est charmant , il n'est rien de si beau ;
 Contre lui cependant il faut que l'on combatte ,
 Pour le tenir toujours dans un juste niveau ;
 D'abord , pour nous gagner , il nous rit & nous flatte ;

Il séduit , quand il est nouveau :

Mais bien-tôt sur nos yeux attachant un bandeau ,
 Et cachant sous des fleurs son amertume extrême ,
 Cruel , plus on le fuit ; funeste , plus on l'aime ,
 Il enivre le cœur , il trouble le cerveau ,
 Efface la beauté , met l'Amour au tombeau ;

Languit , meurt & s'éteint lui-même ,
 Consumé par les feux de son propre flambeau.
 C'est ce qu'il faut saisir , pour faire son tableau.

L'ÉLÈVE.

Cette exécution me paroît difficile,
 Un autre Curieux , connu dans cette Ville ;
 Nous demande une Estampe , où l'on dépeigne bien

Toutes les querelles comiques

Des Chymistes en corps , contre les Empiriques.

LA PEINTURE.

Ce Procès fit long-tems du Public l'entretien :

Avez-vous commencé de rendre cette idée ?

L'ÉLÈVE.

Oui, j'ai peint la Chicane au regard inhumain ;
 Etique, hideuse, ridée,
 Qui d'un souffle infernal leur embrasant le sein ;
 Des deux Partis, dans plus d'une audience
 Amuse l'espoir incertain ;
 Et pour multiplier son gain ;
 Les tient l'un & l'autre en balance.
 Sur les deux Contestans, la maligne Eloquence ;
 Par des factums épais, répandra son venin.
 La Justice, dans le lointain,
 Rira de cette pétulance ;
 Et pour achever le dessein ;
 Je veux mettre à quelque distance
 La Déesse Santé, qui, la bourse à la main ;
 Victime d'un art assassin,
 Païra tous les frais de l'instance.

LA PEINTURE.

Ce sujet, dans ce goût, me paroît bien traité ;
 Votre réussite est certaine.

L'ÉLÈVE.

Quelque difficulté pourtant me met en peine ;
 Et sur un point, je me trouve arrêté.
 Je ne puis concevoir par quelle fantaisie
 La Peinture & la Poésie
 Donnent à la Chicane une affreuse maigreur,
 Qui la rend hâve à faire peur,

Vû qu'il n'est point de jour qu'elle ne se repaisse
 Des morceaux les plus excellens ;
 Jambons, fin gibier, vins charmans
 Dans son logis pleuvent sans cesse :
 Le client Neuftrien l'accable de présens ,
 Et c'est pour elle qu'on engraisse
 Les deux tiers des Chapons du Mans.

LA PEINTURE.

Je le sçais ; mais il est en elle
 Un appétit si grand, une faim si cruelle,
 Que le vorace Erésichon
 N'a jamais été si glouton :
 Chez elle basse-cour, colombier, bergerie,
 Tout fond dans le moment où l'estomac lui crie ;
 Et ce moment fatal arrive à tout propos.
 On lui voit dévorer les arbres les plus gros ;
 Ses dents sur des Palais exercent leur furie ;
 Elle déjeûne d'un Enclos,
 Et dîne d'une Metairie.

L'ÉLEVÉ.

Quel monstre !

LA PEINTURE.

Changeons de discours.

Nos Tableaux, dans Paris, ont-ils eu grand concours ?
 Vous visitez souvent ces Salles décorées,
 Où le Public décide en Juge souverain.
 Quelles Pièces par lui sont le plus admirées ?

L'ÉLÈVE.

Le nombre en est grand ; mais enfin
 Erigone , Europe , Silène ,
 Et le cynique Diogène ,

Sont les morceaux les plus chéris ;

Et ceux de ce rang-là qui méritent le prix.

LA PEINTURE.

Je leur avois d'avance accordé l'avantage ;
 J'aime à voir le Public confirmer mon suffrage.

L'ÉLÈVE.

On applaudit avec ardeur

Le Portrait d'une Reine Auguste ,

Dont les tendres regards s'attachent sur le Buste

Du Héros qui fixe son cœur :

Quel port majestueux ! Quelle noble attitude !

Non , non , je ne crois pas que l'art , joint à l'étude ,

Puisse jamais la rendre mieux :

Une bonté qui flatte , une douceur qui touche ,

Donnent à sa grandeur l'air le plus gracieux ;

L'aimable vérité se montre sur sa bouche ,

Et l'on voit son cœur dans ses yeux.

LA PEINTURE.

Le sujet est charmant , la main du Peintre est bonne ;

Le succès n'a rien qui m'étonne.

Et comment le Héros est-il représenté ?

A-ton bien pris son air , & sa noble fierté ?

Quel Monarque jamais fit voir tant de clémence ;

Unie à tant de majesté ?

S'il n'eût été forcé de montrer sa puissance ,

L'Univers n'eût jamais connu que sa bonté.

L'ÉLÈVE.

Le Buste d'un Héros si grand , si magnanime ,
 Dans l'un & l'autre genre , est bien exécuté ;
 Et le marbre a rendu ce que la toile exprime :
 On applaudit encore un portrait martial ,
 Où le goût , soumis à la règle ,
 Nous présente les traits d'un fameux Général
 Que l'on peut comparer à l'Aigle.

LA PEINTURE.

A l'Aigle , comme vous , je le juge pareil :
 Pour voler jusqu'aux Cieux, tous deux quittent la terre ;
 Tous deux ont l'heureux sort d'approcher du Soleil ;
 Tous deux vengent les Dieux , & portent le tonnerre.

L'ÉLÈVE.

Je vais continuer mes Tableaux commencés ,
 Et j'aurai , pour vous satisfaire ,
 Toujours un zèle exact , & des soins empressés.

SCÈNE III.

LA MINIATURE ET LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

BON jour , ma grande Sœur.

LA PEINTURE.

Que cherchez-vous ici ?

Ah ! Bon jour , la Petite.

**LES TABLEAUX,
LA MINIATURE.**

Ne voulez-vous pas bien

Que, sur vos grands succès, mon cœur vous félicite ?

Chacun dit qu'il n'y manque rien.

Dans une demeure royale,

Vos chef-d'œuvres que l'on étale,

Font voler votre gloire aux plus lointains climats :

Un triomphe si beau n'a rien dont je murmure :

Mais pourquoi la Miniature,

Dans Paris aujourd'hui ne reçoit-elle pas

Les honneurs éclatans dont jouit la Peinture ?

Pour briller comme vous, manque-t-elle d'apas ?

LA PEINTURE.

Eh ! si donc ; pour vous voir, il faut un microscope :

LA MINIATURE.

Tout doux ! ma grande Sœur ; apprenez que l'Hyflope

A son mérite, ainsi que l'Orme le plus haut.

Est-ce donc, s'il vous plaît, à la toise qu'il faut

Mesurer les talens ? Quelle erreur est la vôtre !

Vous avez votre prix, & nous avons le nôtre.

Si c'est par la difficulté

Qu'on doit estimer un ouvrage,

On peint un Eléphant avec facilité :

Le portrait d'un Ciron coûte bien davantage.

Plus l'objet est petit, & plus les traits sont fins :

Consultez sur cela les Grecs & les Romains,

Même

Même ceux qu'a produit la Nation Flamande.

L'Axiôme que j'ai cité

De leur côté n'a rien que j'appréhende ;

Jamais par les Sçavans il ne fut contesté ,

Et ne l'est dans aucune Ecole.

LA PEINTURE.

Juste Ciel ! Comme la parole

Coule chez vous avec légèreté ?

Mais laissons votre pétulance ;

Votre porte-feuille , je pense ;

Renferme du nouveau ?

LA MINIATURE.

Voudriez-vous le voir ?

Vous n'avez qu'à parler , je sçais trop mon devoir ;

Pour refuser ma Sœur aînée :

Je me croirai très-fortunée ,

Si vous approuvez mes morceaux.

LA PEINTURE.

Je me flatte qu'ils seront beaux.

LA MINIATURE.

Votre attente , je crois , ne sera pas déçue ;

Regardez ce portrait.

LA PEINTURE.

Il présente à ma vue

Le Dieu Mars.

LA MINIATURE.

Non.

Tome I.

E

LES TABLEAUX,

LA PEINTURE.

Ces yeux , ce visage en fureur ;
 Ce bras à demi-nud , cette haute encolure ,
 Caractérisent sa figure :
 C'est sûrement le Dieu de la Valeur.

LA MINIATURE.

Point du tout.

LA PEINTURE.

Eh ! qui donc ?

LA MINIATURE.

Un jeune Procureur.

LA PEINTURE.

Un jeune Procureur ! Quelle bizarrerie !

Pour achever l'allégorie,
 Il falloit donc lui mettre une lance à la main ;
 Pourquoi l'avoir omis , puisque c'est la coutume ?

LA MINIATURE.

C'est qu'il lui fassit de sa plume
 Pour dépouiller le genre humain...

Voyez cette Vénus.

LA PEINTURE.

Quelle sempiternelle

La brillante Vénus !

LA MINIATURE.

Eh ! mais , c'est une Belle
 Qui compte soixante Printems ,
 Et dans sa bouche quatre dents :
 Je voulois la peindre en Cybele ;

Mais la fin tragique d'Atis
Lui fait rejeter mon avis.

LA PEINTURE.

L'indifferent Atis l'auroit été pour elle.

LA MINIATURE.

Tenez , de tous vos yeux , examinez cela.

LA PEINTURE.

J'y vois sur le gazon... Diane la sévère ,
Les chiens , l'arc & le cor , tout le dit.

LA MINIATURE.

Non , c'est-là

Une Nymphe des Chœurs.

LA PEINTURE.

Qui la reconnoitra ?

Mais il faut du contraste , il vous est nécessaire.
Pour qui sont ces portraits ?

LA MINIATURE.

Cela ne se dit pas.

La Miniature est discrète ,
C'est ce qui fait qu'elle a la pratique secrète
Des Amoureux de tous états.

On vous montre en public , on me montre en cachette.

LA PEINTURE.

Vous m'avouerez pourtant que sur vous j'ai le pas

LA MINIATURE.

Je vous contesterai ce droit jusqu'au trépas.

E ij

C'est moi qui de l'illustre & charmante Dauphine ;

La première ai tracé la peinture divine ;

C'est moi qui , pour former le lien le plus doux ;

Y travaillai dès l'origine ,

En offrant son portrait à son auguste Epoux.

Adieu, ma grande Sœur ; dans votre orgueil jaloux

L'erreur vainement vous obstine ;

Ce dernier trait suffit pour m'égaliser à vous.

LA PEINTURE.

Faisons la paix ; point de querelle.

LA MINIATURE.

Convendez que l'honneur est égal entre nous ;

Je vous offre, à ce prix, une amitié fidelle.

S C È N E I V.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE, LA PEINTURE.

LE GÉNIE.

DÉESSE, vous venez d'exposer à Paris

Des ouvrages vainqueurs des raisins de Zeuxis ;

Et de la Vénus d'Appelle :

Phidias & Praxitelle

Sont effacés par des morceaux exquis.

Les Curieux chez vous admirent la finesse

Du pastel , du pinceau ,
Du burin , du ciseau.

Leur travail n'eut jamais tant de délicatesse :

L A P E I N T U R E.

Je souhaiterois fort répondre galamment
Aux termes gracieux de votre compliment ;

Mais , sçavant Dieu de la Musique à
La Peinture est peu politique ;

Son principal mérite est dans la vérité ;

Et de sincérité

Toujours elle se pique.

L E G É N I E.

Toujours ! c'est dire trop ; il est très-constaté
Que souvent la Peinture admet la fausseté.

L A P E I N T U R È.

La fausseté ! moi ?

L E G É N I E.

Vous. Eh ! flatteuse Peinture ;

Qui , plus que vous , pratique l'imposture ,
Surtout dans le portrait ? Vos soins officieux ,
Tous les jours avec art corrigeant la nature ,
Aux dépens de la bouche aggrandissent les yeux.]

L A P E I N T U R E.

Vous voulez , je le vois , d'une amitié très-chère
Lier entre nous deux le commerce sincère :
Soit , continuons ; mais loin de me contrôler ,
Vous devriez songer vous-même à travailler

E iij

Dans mon goût ; car enfin la Musique , la Danse ,
 La Poësie & l'Eloquence
 Doivent toutes sçavoir les règles du dessein ,
 Doivent toutes avoir la palette à la main ,
 Doivent toutes jamais ne s'appliquer qu'à peindre.

LE GÉNIE.

De moi , sur ce chapitre , on a tort de se plaindre ;
 Car dans mes œuvres je peins tout
 Vivement & du meilleur goût ;
 Je puis vous en donner une preuve complète
 Dans une piece que j'ai faite ,
 Une symphonie où je peins
 Le point du jour : d'abord je feins
 Que je suis dans un bois , sous un naissant feuillage :
 Là , des oiseaux ainsi j'exprime le langage.
 (*L'Orchestre joue une symphonie qui imite
 le chant des oiseaux.*)

LA PEINTURE.

Fort bien.

LE GÉNIE.

Dans ce moment des Chasseurs animés
 Arrivent dans le bois ; le cor qui les appelle ,
 Par ses sons redoublés , fait taire Philomele ,
 Et leurs transports ainsi sont exprimés.
 (*Bruit de chasse.*)

LA PEINTURE.

Vous m'offrez dans vos airs un tableau qui me flatte.

LE GÉNIE.

Je traite la vocale avec un goût pareil ;
Je vais , pour le prouver , chanter une cantate.

LA PEINTURE.

Quel en est le sujet ?

LE GÉNIE.

Le coucher du Soleil

CANTATILLE.

» Le Soleil descendant sur les plaines humides ;

» Alloit passer la nuit avec les Néréides :

» Bondissans & joyeux , les moutons en bêlant

» Retournoient au village ;

» Et les échos voisins à leur bruit se mêlant ,

» Faisoient tous à l'envi retentir le rivage.

(L'Orchestre imite le bêlement des moutons ,
& ensuite le bourdonnement des cousins.)

ARIETTE.

» Vous qui peuplez ces bords charmans ,

» Volez , petits cousins , & faites-nous entendre

» Le bruit de vos bourdonnemens.

» Grondez, blessez les cœurs qui craignent de se rendre :

» Mais ne piquez jamais les fideles Amans ,

» Qui reposent sur l'herbe tendre.

» Vous qui peuplez ces bords charmans ,

» Volez , petits cousins , & faites-nous entendre

» Le bruit de vos bourdonnemens.

E iv

Eh ! bien ! que dites-vous de cette cantatille ?

LA PEINTURE.

Que partout le Génie y brille.

LE GÉNIE.

N'est-il pas vrai qu'en ce tableau ;
J'ai sçu répandre du Ténier ?

LA PEINTURE :

Beaucoup , & même du Vateau ;

Uniflons-nous , & soyez mon confrere.

LE GÉNIE.

Je ferai voir dans tous les tems

Que cette qualité m'est chere ,

Et c'est un prix dont mes vœux sont contens.

(Il sort.)

SCENE V.

SCAPIN , *Peintre* , LA PEINTURE.

LA PEINTURE.

A Quoi vous suis-je utile ? Est-ce affaire qui presse ?

SCAPIN.

Vous voyez devant vous , Déesse ,

Un Peintre d'un mérite exquis ,

Qui vient vous supplier d'établir dans Paris

Une Ecole de caractère ;
 Qui de la vérité montre l'expression :
 Je puis mieux que personne , agir dans cette affaire ,
 Et je me chargerai de la commission.

L A P E I N T U R E.

Volontiers ; mais avez-vous fait vos preuves ?
 Je voudrais voir du moins quelques épreuves.

S C A P I N.

Un tableau que j'ai fait , sera ma caution.

J'y peins une femme affligée ,
 Au moment que son mari part ;
 Dans sa parure négligée ,
 Après avoir mis un peu d'art ,
 D'une personne larmoyante

Je lui donne à propos tous les dehors trompeurs ,
 Et j'ai mis dans ses yeux une douleur riante ,
 Qui fait que le plaisir perce à travers les pleurs.

L A P E I N T U R E.

Cet ouvrage sera du goût des Connoisseurs.

S C A P I N.

Sur une affaire différente ,
 Mais qui n'est pas moins importante ,
 Aux Eleyes je veux montrer certain secret ;
 La découverte est excellente.

L A P E I N T U R E.

Quel en est l'objet ?

S C A P I N.

Le portrait.

E v

Il est essentiel de les rendre agréables ,
 La gaité dans les traits fait un effet charmant ;
 Mais tous les tems ne sont pas convenables
 Pour rencontrer cette aimable enjouement.

L A P E I N T U R E .

Non.

S C A P I N .

Le soin principal où mon esprit s'occupe
 Est de saisir ce tems avec précision.

J'ai négligé long-tems cette précaution ,
 Et bien souvent je m'en suis vû la dupe.
 Un jour sur-tout j'eus un grand creve-cœur.
 J'avois bien commencé le portrait d'un Auteur ,
 Et j'étois sûr d'avoir quelque suffrage ;
 Mais quand j'allai chez le Rimcur ,
 Pour finir mon ouvrage ,

On lui vint annoncer le plus triste malheur
 Dont l'ame puisse être affligée.

L A P E I N T U R E .

Quoi donc ?

S C A P I N .

Le succès d'un Rival.

Se mire , en cet instant fatal ,
 D'un demi-pied fut allongée ;

Moi-même , à cet aspect , interdit & confus ;
 Dans ce que j'avois peint , je ne le trouvai plus.

L A P E I N T U R E .

D'un mouvement jaloux c'est l'effet ordinaire ,
 Et rien ne maigrit tant qu'un Rival qui prospere.

SCAPIN.

J'avois, une autre fois, de l'aimable Cloris
Commencé de tracer les traits vifs & fleuris :
Dans ce moment, hélas ! elle fit connoissance
D'un perfide, dont l'inconstance
Effaçà son beau coloris.

Amour, cruel Amour ! quel changement tu causes !
Elle avoit des lys & des roses,
Il ne lui reste que des lys.

LA PEINTURE.

Belle leçon pour ses semblables.

SCAPIN.

Et très-bonne pour mes portraits.
Je me suis mis au fait des momens favorables,
Pour faire des ouvrages gais.

LA PEINTURE.

Comment !

SCAPIN.

Quand un Traitant de son tableau me charge,
Pour lui donner un air de satisfaction,
J'attends le jour où l'on émerge
L'état de répartition.

Pour peindre en bonne humeur une mere coquette ;
J'attends qu'elle ait à sa fillette
Dérobé quelque soupirant :
Pour peindre un Courtisan, je guette
L'instant où la disgrâce abat son concurrent.

E vj

Des talens mon ame est éprise ,
 Le votre recevra son prix ;
 Et mon aveu vous autorise.

À l'enseigner dès ce jour dans Paris.

Continuez toujours de même ,
 Du bon moment , surtout , songez à faire choix :
 Ne peignez point les Clercs à la fin du Carême ,
 Ni les Banquiers le neuf du mois.

S C A P I N.

Pour trouver nos Iris dans une joie extrême ,
 Et les tirer avec succès ,
 J'attendrai que l'Hyver ramene les Plumets.

(Il sort.)

LA PEINTURE.

Je ne puis m'empêcher d'approuver son système.



SCÈNE VI.

LA PEINTURE, UNE ÉCOLIÈRE *de*
Terpsichore, qui arrive en dansant
sur un air gai.

LA PEINTURE.

QUE veut cet agréable Enfant,
 Qui chez nous arrive en dansant ?

L'ÉCOLIÈRE, *faisant la révérence.*

Terpsichore, en ces lieux, m'envoie,
 Et je viens de sa part.

LA PEINTURE.

Quoi ! pour me censurer ?

L'ÉCOLIÈRE.

Non, je viens pour vous admirer ;
 De sa commission je m'acquitte avec joie.

LA PEINTURE.

D'un aimable Courier la Déesse a fait choix.
 Eh ! qui donc êtes-vous ?

L'ÉCOLIÈRE.

Je suis son Ecolière ;
 Et ma profession me soumet à ses loix.

LA PEINTURE.

Cette Sœur me fut toujours chère ;

J'aurois pourtant, si je l'osois,
Un petit reproche à lui faire.

L'ÉCOLIERE.

Pourquoi, s'il vous plaît ?

LA PEINTURE.

Je voudrois

Du dessein dans ce qu'elle opère,

Et du vrai dans ses mouvemens :

Quoiqu'un certain Prologue en dise,

Tous ses pas ne sont pas toujours des femimens ;

Elle mêle sa marchandise.

Il est sous son empire un Peuple frétilant,

Au tour d'un même point sans cesse tournillant,

Qui n'a presque jamais que la même attitude,

Et des agrémens d'habitude ;

Danseurs puristes & léchés,

Dont la danse consiste en beaucoup d'airs penchés,

Sans dessein & sans caractère.

Faune, Matelot, Enchanteur,

Romain, Sarmate, Grec, ne s'y distinguent guère

Que par l'habit. . . l'habit seul est Acteur.

On ne trouve pas là l'ensemble d'une entrée

Avec art figurée ;

Qui saisisse.

L'ÉCOLIERE.

Avec vous j'en demeure d'accord ;

Mais, après tout, on a grand tort,

Lorsqu'on s'en prend à Terpsichore :
 Les Danseurs, dont vous vous plaignez ;
 Par elle n'ont point eu l'honneur d'être enseignés ;
 De ses leçons elle m'honore :

Je vous proteste avec sincérité
 Qu'elle fuit avec soin l'exacte vérité.

La vérité chez elle , en chaque rôle ,
 Sçait gouverner la jambe , & les bras & les yeux.

Tenez , voilà comment , à son école ,
 On nous apprend à faire un pas majestueux.

(Elle danse une Sarabande.)

L A P E I N T U R E.

Vous sortez de l'enfance , & déjà la noblesse
 Egale chez vous la justesse !

L'ÉCOLIÈRE.

Voulez-vous qu'en dansant je vous peigne une Agnès,
 Telle que ce tems-ci nous en montre les traits ?

Dans une figure idiote ,
 Qui ne sçait où placer ses mains ,
 Je mets des regards incertains ,
 Je baisse l'œil , rougis , tremblotte ,
 Et sçais copier , à propos ,
 Tous les traits anciens & nouveaux
 D'une fille qui fait la sotté ,
 Dans l'espoir de trouver des sots.

(Elle danse la Niaisé.)

L A P E I N T U R E.

Jamais au Théâtre lyrique ,
 De cette vérité la Danse ne se pique.

LES TABLEAUX,

L'ÉCOLIERE.

Bon ! J'ai vû dans ce lieu plus d'un original ;
 Non sans copie , ofer , dans un pas infernal ,
 Regarder , avec complaisance ,
 Et sa jambe & ses bras. Quoi ! n'est-il pas bouffon
 De voir en doucereuse & fade contenance ,
 Sur les rives du Styx , mînauder un Démon ?

LA PEINTURE.

Comment , en pareille occurrence ,
 Feriez-vous ?

L'ÉCOLIERE.

De cette façon :

(Elle danse la Furie .)

LA PEINTURE.

Plus on vous voit , plus vous êtes chérie ;
 Du Public justement vous êtes les amours :
 Par-tout , même dans la Furie ,
 Vous êtes une Grace , & la ferez toujours .

L'ÉCOLIERE.

Mon art n'écale pas mon zèle :
 Je vais chez Terpsichore , où mon devoir m'appelle ,
 Je lui demanderai pour ce soir un Ballet .

LA PEINTURE.

J'en verrai volontiers l'effet .



SCÈNE VII. & dernière.

LA PEINTURE ET LA POÉSIE.

LA POÉSIE.

DE votre Sœur la plus chérie,
Daignez recevoir le salut.

Tout le monde aujourd'hui vous offre son tribut;
Agréerez-vous le mien?

LA PEINTURE.

Charmante Poësie,
Votre hommage me comble & de joie & d'honneur,
Aucun pour moi n'est plus flatteur.

LA POÉSIE.

La réputation de vos divins Ouvrages
Chez moi réveille, dans ce jour;
Le desir d'avoir des suffrages;
Et je viens dans ce beau séjour,
Pour vous faire voir, à mon tour,
Quelques essais de mes Images.

LA PEINTURE.

De votre Art sur le mien je sçais les avantages;
C'est trop me faire votre cour.

LA POÉSIE.

Sur différens sujets que j'ai tâché de rendre,
J'ai tracé quelques traits.

LES TABLEAUX,

LA PEINTURE.

J'aspire à vous entendre.

LA POESIE.

Je vais commencer par l'Amour.

Produit par la Beauté, souvent par le Caprice,

Guidé par la Folie, & nourri par l'Espoir,

Enfant pour la malice,

Et vieux pour le sçavoir,

Sur son goût réglant son devoir,

Sourd à la voix de la justice,

Tyran flatteur & gracieux,

Naturel & plein d'artifice,

Cruel au cœur, charmant aux yeux :

Du plus puissant de tous les Dieux,

En quatre mots, voilà l'esquisse.

LA PEINTURE.

Ces traits sont assez réguliers,

Et l'on y reconnoît le maître de Cythère.

LA POESIE.

Voulez-vous à présent sçavoir le caractère

Des Guerriers Français ?

LA PEINTURE.

Volontiers.

LA POESIE.

Qu'un Guerrier Français est aimable !

Sans avoir cet air formidable,

Qu'affecte un féroce vainqueur,

Il en a le bras & le cœur.

Amant soumis , sujet fidèle ,
 Tour-à-tour , il sert avec zèle
 Son maître , & la Beauté qui charme ses regards ;
 C'est un Médor près d'une Belle ;
 C'est un Achille au champ de Mars.

LA PEINTURE.

Je vois dans ce tableau les traits du Militaire ;
 Mais souvent la louange apporte de l'ennui :
 Dans une critique légère ,
 Crayonnez-moi Paris , tel qu'il est aujourd'hui.

LA POESIE.

Dans la même maison , souvent au même étage ,
 Des Bourgeois de Paris j'admire l'assemblage ;
 Sur un pailé commun , l'on y voit d'un côté
 La sévère Honesta , qui du rôle de Prude ,
 Pour en tirer profit , s'est fait une habitude.
 Dans l'autre appartement réside une Beauté ,
 Qui vivant des bienfaits d'un Amant vieux & riche ;
 Sous le joug apparent d'une Tante postiche ,
 Se donne insolemment des airs de qualité.
 L'Intérêt au premier nâge dans l'opulence ;
 La Candeur , près du toit , languit dans l'indigence.
 Un étage plus bas , entre deux Ecrivains ,
 Loge un homme qui prête aux enfans de Famille ;
 Là , c'est un Médecin qui fait des Orphelins ;
 Ici c'est de Thémis un suppôt qui les pille.

LA PEINTURE.

A merveille !

LA POÉSIE.

Paris est un vaste séjour ;
Où l'on ne connoit plus que feinte & que détour :
Le manége en ses murs pompeusement s'étale.

Dites-moi si l'on voit jamais ,
Dans cette grande Capitale ,
Des réuffites fans cabale ;
Des services fans intérêts ?
Plus qu'en tout autre lieu du monde ;
Paris en bagatelle abonde ;
C'est une ville où nous voyons
Bien des têtes , peu de cervelles ;
Beaucoup de Livres , peu de bons ;
Beaucoup d'Amans , point de fidèles.
Le Sçavant ne fait qu'embrouiller ;
Le beſ-efprit qu'entortiller ;
Le Théâtre est plein de fadaïſes ;
Les discours , de mauvais bons mots ;
La Musique est toute en dièzes ,
Et les Ballets sont tous en sauts.

LA PEINTURE.

C'est la vérité , mais la critique est trop forte.

LA POÉSIE.

Je le ſçais ; & j'e vais le peindre d'autre ſorte.
Que Paris est charmant ! Que d'agrémens divers
Par lui nous sont offerts !

D'attraits & de plaisirs , ſource toujours féconde ,
Dans ſes murs , il nous offre un monde.
C'est l'aſyle où l'on voit regner l'aménité ;
C'est le ſéjour heureux de la délicateſſe ,

Le centre de l'urbanité ,

L'école de la politesse.

L'Univers , pour le goût , de lui prend des leçons ,
Il décide , & par-tout ses loix sont des raisons ;
Beaux Arts , vous y regnez ; chacun vous y révere.

Quelle autre ville sur la terre

Possède pour la danse un modèle accompli ?

Quelle autre d'Euripide a vû naître un Confrere ?

Quelle autre nous présente un Rival de Lulli ?

Le plus sçavant pinceau pourroit-il nous décrire

Tout ce qu'en ces Palais l'œil curieux admire ?

Des rivages du Tybre ornemens précieux ,

Beaux jardins , notre goût peut opposer au vôtre

Le Parterre enchanté , dont le fameux *le Neautre*

De la Seine embellit les bords délicieux.

Mais , quoique vos beautés de l'Art soient un miracle ,

Egalez-vous en agrément

Le jardin , où l'Été nous voyons fréquemment ,

Au sortir d'un charmant spectacle ,

Un spectacle encor plus charmant ?

Quand sous des arbres verts , reposant à l'ombrage ,

De Nymphes & d'Amours des Quadrilles groupés ,

Dans un galant maintien lestement équipés ,

Des Zéphyrz amoureux y reçoivent l'hommage ;

Et qu'au milieu des Jeux , des Graces & des Ris ,

Cette douce & flatteuse image

Fait douter à nos yeux surpris ,

Si c'est la Cour d'Hebé , de Flore ou de Cypris.

L A P E I N T U R E .

Ce portrait est d'après nature.

118. *LES TABLEAUX,*
 LA POÉSIE.

D'un Gascon , pour finir , écoutez la peinture !
A bien des animaux , on compare un Gascon ;
Mais le Chat est celui qui le peint à merveille :
 Prouvons cette comparaison.

 Si-tôt que le Gascon s'éveille ,
Il ne fait , comme un Chat , que secouer l'oreille ,
Et le voilà tout prêt , sans nulle autre façon.

Aux ruses d'un Minet , sa finesse est pareille ;
Aussi souple , & marchant d'un pas aussi léger ,
Il iroit sur des fleurs sans les endommager.
Par sa folâtre humeur , par son adresse extrême ,

 Le Cadédis ,
 Comme un Misis ,
Sçait amuser le monde en s'amusant soi-même.

Quand il est aux aguets , comme un Chat attentif ,
Patient , quoiqu'ardent ; prudent , quoique très-vif
 Nul obstacle ne le rebute ,
 Nulle adversité ne l'abat ;

 Et quand , par malheur , il culbute ,
Il se trouve toujours sur ses pieds comme un Chat.

LA PEINTURE.

Je suis de votre avis sur cette ressemblance.

(On entend une symphonie.)

LA POÉSIE.

Mais de quel bruit retentit ce lambris ?

LA PEINTURE.

C'est Terpsichore qui s'avance,
 Pour s'acquitter, en ma présence,
 Du Ballet qui nous est promis :

Sans nous piquer jamais d'aucune préférence,
 Soyons, en bonnes Sœurs, toujours d'intelligence.

LA POÉSIE.

Qu'un mutuel amour rende nos cœurs unis ;

Et pour la gloire de la France,

Que tous les Beaux Arts soient amis.

LA PEINTURE, au PARTERRE.

Pour moi, rien ne pourra diminuer mon zèle ;

Et je serai, Messieurs, au comble de mes vœux ;

Si je puis amuser votre esprit en ces lieux,

Autant que mes sujets, par leur crayon fidèle,

Dans un Sallon célèbre, ont amusé vos yeux.

(On danse.)

DIVERTEMENT.

AIR.

TRIOMPHEZ, Peinture charmante,

Qu'à jamais on vous chante :

Votre secours soulage le fardeau

D'une trop longue absence ;

C'est par votre puissance

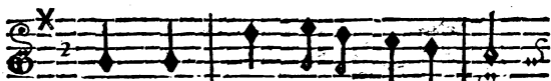
Que nous vivons au de-là du tombeau.

Triomphez, &c.

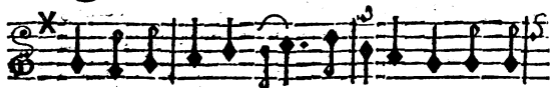
Autre AIR.

Ah ! que le Dieu de la tendresse
 Sçait peindre avec adresse,
 Et que son coloris est beau !
 Du tendre Objet qui nous engage,
 Ses traits nous tracent mieux l'image,
 Que le plus habile pinceau.

VAUDEVILLE.



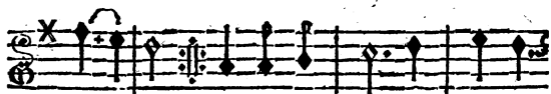
QUand, huit jours après le con- trat,)



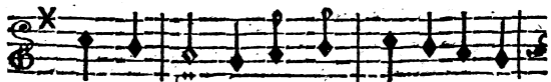
Un é-poux inconstant ou- blie Tout ce qu'il



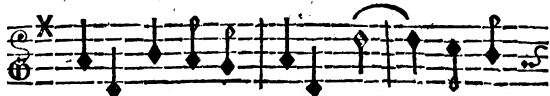
doit à son é- tat, Il n'est pas sans co-



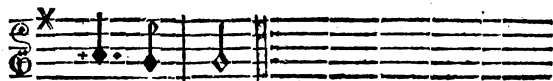
pi- e : S'il en est un d'un feu tou-



jours é- gal, Tel qu'en la première jour-
 née



né-e De l'hymé- née ; C'est un o-



ri- gi- nal.



L'ami qui nous quitte aisément ,
 Quand notre fortune varie ,
 Se voit ici communément ;
 Il n'est pas sans copie :
 S'il est encor un cœur franc & loyal ,
 Qui , malgré notre sort funeste ,
 Toujours nous reste ;
 C'est un original.



D'un émule qui réussit ,
 Quand on a de la jalousie ;
 Dans ce chagrin , dans ce dépit ;
 On n'est pas sans copie :
 Si quelque Auteur , du succès d'un Rival ,
 Se réjouit d'un cœur sincère ,
 En bon Confrere ;
 C'est un original.



Tome I.

F

Dans Berg-op-Zoom, nos ennemis
 Croyoient leur force insurmontable :
 A leurs dépens, ils ont appris
 Qu'il n'est rien d'imprenable.
 A la prudence, ainsi qu'à la valeur,
 On doit cette Place importante :
 Que chacun chante
 Son glorieux Vainqueur.



Le Léopard & le Lion
 Se flattoient que leur Forteresse
 Tiendroit plus long-tems qu'Ilion
 Ne tint contre la Grèce :
 Mais à l'affaut le Coq osa monter,
 Avec tant de force & d'audace,
 Que, dans la Place,
 On l'entendit chanter.



Messieurs, nous aurions souhaité,
 Pour mériter votre suffrage,
 De mettre plus de nouveauté
 Dans ce petit ouvrage :
 Mais Apollon n'est plus si libéral ;
 Il faut aujourd'hui qu'un génie
 Long-tems copie,
 Pour être original.

F I N.